

Esopé (environ -620 av. JC à - 560 av. JC.) : Fable 159

Un jour les membres se dépitèrent contre le ventre. Nous nous tuons, dirent-ils, à travailler, et pour qui ? pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disait le bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disait le pied, que j'en suis tout fatigué ; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disait la jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné ne tarda guère à s'affaiblir. Aussitôt tous les membres s'en ressentirent ; et comme chacun d'eux perdait ses forces à mesure que le ventre perdait les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance.

Tite-Live (59 av. JC – 17 ap. JC), *Histoire romaine*, II, 32:

La plèbe, peuple de Rome, a quitté la ville et s'est installée sur le Mont Aventin, lassée de travailler pour les patriciens, qui selon elle, ne lui procurent rien en retour.

Le sénat décida d'envoyer Menenius Agrippa haranguer la plèbe : c'était un homme qui savait parler et il avait les faveurs de la plèbe dont il était issu. Autorisé à entrer dans le camp, il se borna, dit-on, à raconter l'histoire suivante, dans le style heurté de ces temps éloignés.

Autrefois le corps humain n'était pas encore solidaire comme aujourd'hui, mais chaque organe était autonome et avait son propre langage ; il y eut un jour une révolte générale : ils étaient tous furieux de travailler et de prendre de la peine pour l'estomac, tandis que l'estomac, bien tranquille au milieu du corps, n'avait qu'à profiter des plaisirs qu'ils lui procuraient. Ils se mirent donc d'accord : la main ne porterait plus la nourriture à la bouche, la bouche refuserait de prendre ce qu'on lui donnerait, les dents de le mâcher. Le but de cette révolte était de mater l'estomac en l'affamant, mais les membres et le corps tout entier furent réduits dans le même temps à une faiblesse extrême. Ils virent alors que l'estomac lui aussi jouait un rôle aussi, qu'il les entretenait comme eux-mêmes l'entretenaient, en renvoyant dans tout l'organisme cette substance produite par la digestion, qui donne vie et vigueur, le sang, qui coule dans nos veines. Par cet apologue, en montrant comment l'émeute des parties du corps ressemblait à la révolte de la plèbe contre les patriciens, il les ramena à la raison.

Texte complémentaire : Rousseau, *Emile ou De l'éducation* (1762)

Cet ouvrage est un roman pédagogique qui décrit l'éducation idéale d'un jeune garçon fictif, Emile, de façon chronologique. Rousseau aborde ici la question des fables.

On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux. (...)

Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur sottise vanité ; mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.